

Une semaine, un livre

N°369, 9 Août 2020

Wilderness

Lance Weller

Traduit de l'américain par François Happe

2012, Gallmeister 2013, Gallmeister 2017

347 pages

1965, une vieille femme aveugle se souvient de sa jeunesse. Elle a eu trois pères : son père biologique, un Chinois, a été assassiné quand elle avait sept ans ; son troisième père, un Noir, est celui qui l'a recueillie et lui a appris à vivre ; et le second, Abel, son père pendant trois jours, lui a donné une vision alors qu'elle perdait la vue. C'est l'histoire de dernier qu'elle va raconter.

Abel n'était déjà plus jeune en 1864, c'était un soldat de l'armée des sudistes dans cette guerre qui a broyé tant de jeunes Américains. En 1899, il était vieux et surtout malade quand sa route a croisé celle d'une famille chinoise qui fuyait dans la montagne en plein hiver.

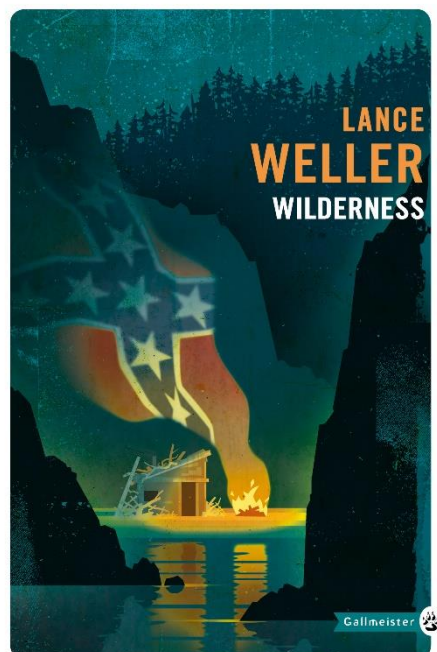
« Wilderness » est le nom d'une des batailles les plus meurtrières de la guerre de Sécession. « *Wilderness* » désigne aussi le monde sauvage. *Wilderness* se passe dans la nature, une nature omniprésente qui est un cadre sublime pour les aventures d'Abel, ballotté par les événements, par le hasard et par sa chance et aussi par sa bonté. Lance Weller décrit une Amérique fracturée, qui se cherche, qui est encore plongée dans la sauvagerie, où chacun lutte pour sa survie. Il raconte son histoire à partir des perceptions et des vécus individuels. Les scènes de batailles, dont la fameuse de Wilderness, sont racontées à travers les yeux de soldats perdus, qui ne comprennent pas ce qu'ils font là sinon qu'il faut qu'ils tuent les autres ou bien ils seront tués, des soldats épuisés, assourdis par le bruit incessant des balles et des canons, aveuglés par la fumée épaisse et englués dans l'odeur diffuse et prégnante des corps détruits. Les scènes de longues fuites dans la neige, de rencontres mortelles et de violences quotidiennes sont également racontées très proches des corps qui souffrent, suintent et se brisent.

Wilderness appartient à ce mouvement récent de la littérature américaine, largement découverte en France grâce à l'excellent travail de l'éditeur Gallmeister, auquel appartiennent David Vann (une semaine un livre n°1 et 106), Jan Hegland (*Dans la Forêt*, n°328), Gabriel Tallent (*My Absolute Darling*, n°350) ou Bruce Holbert (*Animaux solitaires*, n°171). Des livres puissants, violents, étouffants de détails, et assez perturbants, qui tournent autour de l'idée que l'homme est un animal pensant qui est capable de tout, du meilleur comme du pire, pour s'en sortir.

.

Éléments biographiques

Lance Weller est né en 1965 dans l'État de Washington où il vit. Il est l'auteur de nombreuses nouvelles et de deux romans.



Une semaine, un livre

Extraits

Ce jour-là. La Grande Charge de Pickett. Quand ils s'ébranlèrent, la terre se mit à frémir, pleine de leur bruit. La terre, et les semelles des chaussures et les pieds nus de ceux qui regardaient et de ceux qui y participaient. De tous ceux qui traversaient les champs et qui, pour continuer à pouvoir se dire des hommes, ne pourraient jamais renier ni oublier tout ça. Le bruit leur montait dans les jambes. Il montait dans leurs jambes dont les muscles étaient brûlants, dans leur vessie qui se vidait le long de leurs cuisses, et au-delà de leur misérable ventre, dur et creux, pour vibrer autour de leur cœur qui battait si vite de peur et d'effroi et d'étonnement qu'il leur semblait sur le point d'éclater. Et pour finir, ce bruit passait sur leur crâne avant de redescendre dans leur nuque et le long de leurs bras, comme la sensation qui envahit notre corps lorsqu'une chose d'une importance capitale vient de se produire et que l'on commence à peine à se rendre compte qu'elle s'est réellement produite. Une chose accomplie de façon délibérée et sur laquelle on ne pourra jamais revenir, et dont l'accomplissement fait basculer le monde. Quelque chose, une grande action apparemment prédéterminée, écrite d'un seul trait dans les nuages et dans les ténèbres, mais aussi dans le sang des vivants qui en sont les témoins et dans l'âme de ceux qui ont les yeux pour lire un tel langage. Mais quelque chose, en fin de compte, qui repose essentiellement sur les épaules et dans le cœur des hommes qui, par nature, sont nés pour tuer d'autres hommes. Abel essayait de faire en sorte que le jeune garçon comprenne, et il cherchait ses mots pour lui raconter tout cela. Le drapeau et les hommes, les chevaux et les canons, et le sang chaud luisant sur l'herbe vert de ce plein été. La chaleur et l'odeur de la chaleur. Le bruit.

.

– Écoute-moi un instant, dit-il. Je voudrais te dire quelque chose.

La ligne des soldats de l'Union atteignit le fossé ; ils descendirent la pente opposée, disparaissant presque – ils n'étaient plus que des têtes bizarrement plantées parmi les récoltes avortées – puis ils remontèrent l'autre versant. Certains s'agenouillaient dans l'herbe pour tirer, d'autres s'affaissaient tête la première et ne se relevaient pas. David respira à fond. Il ferma les yeux, serrant fort les paupières, puis il les rouvrit, mais rien n'avait changé. Non, il n'était pas chez lui, dans son lit, réveillé par sa mère qui l'appelait pour le petit-déjeuner. Haletant, il se prépara à faire feu, puis il regarda Abel.

– Qu'est-ce que c'est ? hurla-t-il

– Avant la guerre, j'ai été marié, commença Abel. J'étais un homme marié. (Ne prêtant aucune attention au déchaînement de violence autour d'eux, il gardait une main collée sur le côté de son cou.) On a eu une petite fille qui est morte avant qu'on ait eu le temps de lui trouver un nom.

David tourna les yeux vers lui. Les balles faisaient gicler la terre sur eux, elles traversaient les branches au-dessus de leur tête, déclenchant des averses de feuilles luisantes qui tournoyaient et étincelaient dans le soleil en tombant. À un mètre d'eux, un homme leva les bras les bras au ciel et s'écroula, mort, sans produire le moindre son. Quelqu'un donna l'ordre de tirer, David, Abel et tous les soldats près d'eux se mirent à genoux et firent feu par-dessus les fortifications, puis ils roulèrent sur le dos pour recharger. De quelque part dans le champ, au-delà du rideau de fumée qui était descendu entre eux et les yankees, leur parvint le tonnerre familier et glaçant des canons que l'on amenait sur la Vieille Route de Pierre.